

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1927

Discours prononcé par M. Arthur TRESSE, Inspecteur général de l'Instruction publique

Mesdames,
Messieurs,
Chers Elèves,

Laissez-moi d'abord m'associer aux applaudissements dont vous venez de couvrir les paroles de M. Bizos. En excellent maître, M. Bizos a su vous faire partager l'émotion qu'il ressent lorsqu'il se trouve aux sources du beau, du vrai, du Bien. Après son éloquent discours, vous jugeriez de mauvais goût le second professeur qui vient, lui aussi, en termes moins bien choisis, vous parler de désintéressement ; permettez cependant à ce second professeur de s'abandonner dans une simple causerie, causerie d'un vagabond, condamné à errer sans trêve, étonné aujourd'hui, mais ravi, de se retrouver dans un monde de connaissances.

Les premiers mots de cette causerie iront à l'adresse de M. le Proviseur Bailly que je tiens à remercier très sincèrement, pour m'avoir demandé de reprendre aujourd'hui la place que j'occupais hier, auprès de mes estimés collègues, au milieu de mes chers élèves. Ils s'adressent aussi à M. le Ministre de l'Instruction publique, qui, écoutant la proposition du Proviseur, m'a invité à présider cette Distribution des prix. Cette pensée de l'un, cette décision de l'autre, me procurent quelque apaisement et atténuent bien des regrets ; elles me donnent cette illusion que ne sont pas brusquement terminées des occupations qui, pendant quarante ans, chez l'élève, chez le Professeur, chez l'examineur, ont tendu constamment vers une fin unique, la préparation à nos grandes écoles scientifiques.

C'est avec plaisir que je retrouve mes élèves d'hier, mes jeunes amis de la classe de spéciales de Buffon, mes « taupins », pour mieux dire et mieux nous comprendre ; cette location, pour n'être pas admise en style académique, pour n'être que tolérée dans les formes administratives, est mille fois plus significative que toute autre : elle exprime la confiance, la loyale camaraderie, entre jeunes gens, entre concurrents qui poursuivent le même but, confiance et camaraderie qui s'étendent au maître, inconsciemment considéré comme le plus ancien de ces camarades, parce qu'il partage leurs aspirations. De ces taupins de Buffon, de leurs aînés d'hier, mes souvenirs ne me rappellent que des sujets de satisfaction. Parmi eux j'ai eu la bonne fortune d'en rencontrer dont les succès ont procuré à tous leurs maîtres les plus légitimes sujets de fierté. Je sais que leurs camarades d'aujourd'hui suivent leurs traces, que les succès de cette année, déjà acquis, ou s'annonçant pour demain, seront dignes de ces aînés. Je m'en réjouis franchement et je leur adresse mes plus chaudes félicitations.

En ce qui vous concerne, mes chers collègues, il m'eût été plus agréable, je vous l'avoue, de nous revoir dans l'intimité de notre petite salle de réunion, dans l'animation qu'y apportent aux

heures d'interclasse, les conversations les plus variées, les chaudes discussions dont la conclusion est le roulement de tambour. L'occasion s'y prêterait aujourd'hui, de reprendre des controverses, d'entre-choquer des points de vue opposés, de rallier peut-être à soi un contradicteur, et sans doute, comme hier, de se séparer dans l'entente parfaite des cœurs, et le complet désaccord des idées. C'est dans cette salle que je voudrais revenir encore pour y reprendre, raffermi le goût du travail, au contact de maîtres silencieux, effacés autant qu'éprouvés, qui préparent les succès que je rappelais tout à l'heure et savent cependant qu'ils ne seront pas appelés à la récolte. Qu'il soit au moins permis, au Professeur de Spéciales d'hier, au bénéficiaire de cette récolte, de remercier tous ces collaborateurs. Ne pouvant les citer tous, il fera exception en faveur d'un absent, que l'inexorable limite d'âge a éloigné l'an dernier de nous, d'un maître qui a toujours gardé la même verdeur, la même flamme malgré les années, malgré les chagrins refoulés au fond du cœur, malgré la perte de deux êtres chéris sacrifiés à la Patrie : j'ai nommé Monsieur Bertinet – Je parle des succès du Lycée Buffon ; je ne puis taire ceux, non moins brillants, remportés à d'autres titres, la belle proportion de candidats admis au baccalauréat, les nominations nombreuses obtenues cette année, comme les précédentes, au Concours Général : toutes les études sont en honneur au Lycée Buffon, jusque aux plus désintéressées, la littérature grecque, les arts, les sports ! Mes chers Collègues, j'ai toujours été fier d'être des vôtres aujourd'hui, demain, malgré la séparation, je veux être toujours tenu pour un des vôtres.

Je suis heureux aussi de me retrouver à côté de mes Administrateurs. Malgré la hiérarchie, je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer un chef en la personne de M. le Proviseur Bailly ; c'était un collègue, une mine pleine de bons conseils, une providence sachant venir au secours d'un malade, un ami. M. le Proviseur, qui savez ne pas vous prévaloir de votre place dans l'échelle hiérarchique, vous me procurerez la satisfaction d'ignorer l'existence de cette même échelle, alors que les hasards de l'existence l'ont renversée.

Quant à M. le Censeur Bardot, j'aurais voulu reprendre ma place près de lui avec une satisfaction sans mélange. M. le Censeur est mieux qu'un administrateur, c'est une conscience, et un bon cœur. Permettez-moi, mon cher Censeur, de vous adresser un amical reproche : cette conscience, j'en ai eu la révélation, comme tous vos Professeurs, dès notre premier contact ; pourquoi ce bon cœur ne s'est-il pas révélé aussitôt ? C'était sans doute pour procurer la joie de le découvrir ; et cette découverte, en se répétant chaque jour, révélait sans cesse de nouvelles richesses. Hélas ! à la joie de retrouver ce trésor se mêle la tristesse de la perdre à nouveau. C'est que pour vous aussi, en dépit des apparences, l'âge est venu et que vous avez le souci de partir en beauté avant l'heure mathématique de la séparation. Soyez assuré, les traces de votre action au Lycée Buffon, ne s'effaceront pas de longtemps ; et chaque fois que nous y reviendrons, anciens professeurs, anciens élèves, nous y retrouverons toujours des souvenirs qui nous feront dire : ceci est dû à M. le Censeur Bardot.

Mes chers Amis, mes chers Collègues, je vous disais tout à l'heure que ma présence ici était la conclusion de quarante années vécues près de vous ou de vos aînés. Si vous le voulez bien, mes élèves d'hier, et vous leurs camarades plus jeunes qui déjà songez à votre avenir, arrêtons-nous ensemble, pendant quelques instants, au terme de ce voyage, et, comme le navigateur, faisons le point. Le taupin d'aujourd'hui est-il resté le même que celui d'hier ? Ses aptitudes, ses aspirations surtout ont-elles évolué et comment ? A première vue, l'ancien et le nouveau se rapprochent comme deux frères jumeaux : le taupin est toujours, avant tout le

candidat à l'Ecole Polytechnique ; son rêve est toujours ce même polytechnicien, fringant, dont l'uniforme, élégant et sévère, les attributs, bicornes et tangente, sont restés immuablement les mêmes, inaccessibles aux bouleversements qui ont tout transformé. Mais observons de plus près.

Le taupin autrefois, était souvent aussi, en même temps, candidat à l'Ecole Normale ; il ne se souciait pas essentiellement de savoir si l'avenir ferait de lui un Artilleur, un Ingénieur ou un Professeur ; il s'abandonnait facilement, sur ce point, au sort des concours, aux décisions des Jurys, qui discernaient ses aptitudes. Était-il admis aux deux écoles, Polytechnique et Normale, il faisait son choix, et, généralement, optait pour la seconde : le fait d'être admis à l'Ecole Normale lui indiquait sa voie, le dirigeait vers la carrière de l'Enseignement ou de la science. Après tout, soldat ou professeur, ingénieur ou savant, il servait également son pays en lui dressant des hommes, il était utile à la société en lui apportant des ressources nouvelles. Il arrivait même que quelques sujets, admis à l'Ecole Polytechnique, restassent une année encore sur les bancs du Lycée, pour s'y préparer à l'Ecole Normale. Aujourd'hui, un de mes premiers étonnements, dans mes occupations nouvelles, a été provoquée par la rencontre, dans une classe de province, d'un jeune élève, admis l'an passé à l'Ecole Normale, qui restait au Lycée pour se préparer à Polytechnique. L'enseignement, la science, mes jeunes amis, ne vous tentent plus ; A côté de l'Ecole Polytechnique, de nombreuses écoles d'ingénieurs, qui, jadis, n'existaient pas, ou dont nous parlions à peine, attirent tout autant vos vocations. Et l'Ecole de vos rêves est considérée par vous, non plus, malgré son caractère officiel, comme une école formant des militaires, mais comme une pépinière d'ingénieurs, comme l'école la plus estimée formant les ingénieurs les plus estimés. En un mot, et, sans vouloir, par cette conclusion, marquer une supériorité d'hier sur aujourd'hui, nous étions jadis plus désintéressés ; vous êtes maintenant plutôt des réalisateurs.

Je ne saurais vous en blâmer entièrement, l'heure est à l'action, plutôt qu'à la pensée. Mais n'allez-vous pas trop loin ? ne tendez-vous pas à une rupture d'équilibre ? croyez-vous que le Professeur, le savant, ne soit pas aussi un homme d'action ? Je crains que certains d'entre vous ne se trompent, et je voudrais vous retenir pendant quelques instants encore, afin de vous faire revenir, vous et vos familles sur une erreur possible.

Le rôle du Professeur, dit-on souvent, est bien ingrat, et on lui préfère l'Industriel, l'Ingénieur dont les réalisations sont plus palpables, les satisfactions plus rapides. Mais, ceux qui en jugent ainsi, savent-ils bien sur quelle matière travaille le Professeur ? En est-il une plus riche, plus précieuse, plus belle, que les jeunes intelligences ? C'est un sol admirablement fertile où la moindre semence s'épanouit bien vite en floraisons abondantes ; c'est un trésor qui ne s'appauvrit jamais, se renouvelle sans cesse, qui rend au centuple ce qui lui est prêté ; C'est une mine avec ses hasards de fortune ; est-il fortune plus belle que celle qui vous fait participer à la formation d'un sujet d'élite ?

Rôle obscur, objecte-t-on aussi, et l'on met en comparaison les succès éclatants remportés sur d'autres terrains. Mais la voie de l'Enseignement n'est-elle pas aussi celle qui conduit aux Lettres, à la Science ? Tout littérateur, tout savant surtout, à ses débuts, songe presque toujours à être Professeur. Connaîtrions-nous le nom de Pasteur, ses œuvres, ses bienfaits, si la vocation de l'Enseignement ne s'était éveillée chez l'enfant d'Arbois, le modeste répétiteur de Besançon, l'élève de l'Ecole Normale ? Plus près de nous les Branly, les Jean Perrin, ne

sont-ils pas d'abord des Professeurs ? D'autres gloires sont peut-être plus éclatantes ; en est-il de plus pures, de plus incontestées ?

Rôle sans issue, dit-on encore, en prétendant que le Professeur ne peut quitter sa galère, si la nécessité vient à l'y contraindre. Erreur, grâce à sa culture générale, il peut s'adapter, mieux peut-être que tout autre, aux circonstances les plus variées. Il y a longtemps déjà que Jules Simon, dans ses souvenirs, énumérant ses camarades normaliens du temps de Louis-Philippe, y rencontre, au premier rang, un évêque, puis deux dominicains, un notaire, le directeur d'une compagnie d'assurances, un imprimeur, un libraire, un fabricant de sardines, un distillateur : le fabricant de sardines était agrégé de grammaire, le distillateur, agrégé de mathématiques.

Rôle trop modeste, affirment d'autres, à qui je serais tenté de donner raison. Mais d'abord, la modestie n'a-t-elle pas ses charmes ? Et d'ailleurs, reprenons la carrière de l'Ingénieur pour terme de comparaison ; observez que celle-ci conduit souvent aussi à des situations modestes ; on ne le sait pas ; on ne veut pas le savoir ; on ne connaît que le succès, qui est l'exception ; on ne compte pas les modestes, qui sont cependant le nombre. Mais le nombre, aujourd'hui, ne sent-il pas de plus en plus sa force ? Au reste, si, pour faire œuvre utile, il est besoin du concours de la jeunesse, de solliciter ses élans de générosité, de faire appel à ses rêves d'idéalisme, à son esprit de sacrifice, je ne puis croire que notre jeunesse ne réponde pas à cet appel, cette jeunesse qui hier encore, s'immolait sans compter, qui aujourd'hui même, se laisse tenter par les professeurs de l'infini.

Mes Chars Amis, une circulaire récente de M. le Ministre de l'Instruction publique sur l'orientation professionnelle, rappelle qu'une grande part dans le choix d'une profession doit être faite aux aptitudes. Je m'adresse plus particulièrement à ceux de vous qui vont être nos plus brillants lauréats. Ils savent que le classement du Lycée ne marque pas nécessairement la supériorité universelle des uns sur les autres, mais qu'il est pour chacun, une indication sur ses aptitudes. Jeunes lauréats, en recevant vos prix, demandez-vous s'ils ne sont pas ce signe qui vous montre le chemin de l'Enseignement. Obéissez à cet appel, vous n'aurez pas à le regretter.

Vous suivrez en cela, l'exemple de vos aînés, de Buffon. Laissez-moi, pour terminer, vous en citer deux, dont les noms sont attachés à deux de ces prix spéciaux que vous serez fiers de recevoir tout à l'heure, noms d'êtres chers parce qu'ils sont disparus avant l'âge, noms d'êtres d'élite qui se sentaient désignés pour l'Enseignement.

Charles Audiart était, il y a cinq ans, l'un de mes élèves, assis à vos côtés. Esprit finement, brillamment cultivé, il voulait être Professeur ; il était déjà sur les bancs de la classe, en répétant à ses camarades, dans une forme impeccable, limpide, les leçons du maître ; il était, pour ce maître, le miroir où la pensée se reflète lumineuse, amplifiée, embellie. N'ayant jamais d'arrière-pensée, il était plein d'affection pour ses maîtres, comme pour ses camarades ; les uns et les autres le payaient de retour. Il travaillait sans trêve, malgré le mal implacable qui le minait, un des maux que demain, un Professeur, un savant, parviendra sans doute à conjurer ; il n'avait qu'un idéal, qu'un rêve, celui d'enseigner à son tour. Charles Audiart fut arrêté dans sa destinée, à l'heure où il parvenait au but.

André Martin était son aîné de quelques années. Il ne m'a pas été donné d'être son maître ; mais je l'ai connu dès l'enfance, dans sa famille qui est celle d'amis de longue date. C'était, dès le jeune âge une physionomie ravissante, physionomie animée, reflet d'une pensée perpétuellement en éveil ; pendant longtemps, de belles boucles d'or encadraient son front (encore un trait qui marque le contraste entre hier et aujourd'hui !). Le regard étincelant d'intelligence et de malice, il voulait instruire, et se faisait volontiers le maître de ses jeunes camarades. Par vocation, par tradition paternelle, il voulait être Professeur ; il aurait été écouté avidement par ses élèves, comme il l'était déjà par ses intimes. Il était arrivé, il avait acquis tous ses titres. L'enfer de Douaumont, une seconde atroce de feu, de carnage et d'horreur, a brisé, broyé, anéanti cette physionomie si pure, presque immatérielle. L'affection maternelle a sauvé les boucles d'or ; le prix André Martin nous conserve sa pensée.

Arthur TRESSE

(1868-1958)

Ancien élève de l'Ecole Nationale Supérieure

Agrégé de mathématiques (1891)

Professeur à Buffon (de 1920-1921 à 1925-1926)

précédemment Professeur au Collège Rollin à Paris 09

Inspecteur général de l'Instruction publique (1926)